

Des deux côtés d'un obstacle

Emily Dickinson, *Quarante-sept poèmes*, Traduction de Philippe Denis et texte anglais. Genève, La Dogana, 1986, 101 pages.

Philippe Jaccottet, *Autres journées*, Fata Morgana, 1987, 88 pages.

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 30, numéro 6 (180), décembre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1988). Compte rendu de [Des deux côtés d'un obstacle / Emily Dickinson, *Quarante-sept poèmes*, Traduction de Philippe Denis et texte anglais. Genève, La Dogana, 1986, 101 pages. / Philippe Jaccottet, *Autres journées*, Fata Morgana, 1987, 88 pages.] *Liberté*, 30(6), 112–116.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

DES DEUX CÔTÉS D'UN OBSTACLE

Emily Dickinson, Quarante-sept poèmes. Traduction de Philippe Denis et texte anglais. Genève, La Dogana, 1986, 101 pages.

Philippe Jaccottet, Autres journées. Fata Morgana, 1987, 88 pages

Emily Dickinson fréquente tous les degrés de l'échelle de la poésie. Un choix dans son œuvre peut mettre davantage en évidence un échelon ou l'autre. Elle peut y apparaître plutôt familière, occupée de «menus riens», ou au contraire extrême, visionnaire, maniant éléments, continents, planètes, époques, en des raccourcis étonnants. Alors la petite boîte qui porte le cosmos et l'histoire ne diffère pas de celle qui, ailleurs, contient une abeille ou un trèfle. Tour à tour, Emily Dickinson est extatique et torturée, moqueuse, enjouée ou simplement portée à la confiance d'un ton neutre. Sa physionomie dépend du choix, et comme on l'aborde toujours en choisissant, elle a les traits que la sélection lui prête, sinon ceux de la personne qui choisit.

Les quarante-sept poèmes retenus par Philippe Denis appartiennent aux différents échelons, avec une insistance peut-être sur les extrêmes, qui illustrent ce que Montaigne disait de «la bonne, l'excessive, la divine» poésie: qu'elle «ravite et ravage» le jugement.

*Emportez tout, mais laissez moi l'Extase.
Telle je serai plus riche que tous mes Compagnons —
Maladie m'est devenu séjour si sain
Depuis qu'à mon ultime Porte sont ceux qui possèdent
le plus,
En abjecte pauvreté —*

Le pôle de l'extase, ailleurs, s'appelle félicité, délice, ébriété, ultime de la parole, impotence à dire, charte folle, superlatif de paradis. L'autre pôle est «abjecte pauvreté»: affres, ténèbres, angoisse absolue, poussière. Entre ces pôles, une expérience extrême:

*L'Unique que je croise
Est Dieu*

Puis il y a tout l'entre-deux plus abordable, qui ne touche pas les pôles. Parcourant l'ensemble, je me demande: par quel côté Emily Dickinson risque-t-elle le moins d'être répétée? Quelle petite chose avait-elle à dire, que personne d'autre ne dira? Les poèmes sur un détail observé ou éprouvé, dans l'esprit du haïku, ne sont pas seuls dans leur genre. Ni les poèmes sur l'angoisse et la mort, dont la poésie en général abonde. Mais ici, dans cette sorte de télégramme absolu, définitif, péremptoire, énigmatique, je ne lui vois ni frère ni sœur:

*Mien — ici — par Apparition — et par Veto!
Mien — par Abrogation de Tombe —
Titrée — Confirmée —
Charte folle!
Mienne — aussi longtemps qu'Époques dérobent!*

Là, elle est hors normes, et d'où elle est, m'envoie quelque chose que je n'ai pas, ou comme elle dit dans un autre poème, des «nouvelles». Indéchiffrables nouvelles, venues de trop loin, ayant percé un obstacle dont elles sont sorties hachées, ou précipitées par l'urgence de se rendre, la conscience de leur

importance. Tombées au milieu des bulletins coulants du quotidien, tous éculés, elles me laissent pantois. Montaigne alors me ramène à moi et commente: «la divine (poésie) est au-dessus des règles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une vue ferme et rassise, il ne la voit pas, non plus que la splendeur d'un éclair.»

Dans *Autres journées*, l'expérience récente de Philippe Jaccottet a aussi ses pôles. D'un côté, une recherche de transparence au monde, jamais remise en question, même si les occasions se raréfient. De l'autre, un doute, qui parfois doute de lui-même, sur la vérité de cette transparence: est-elle leurre, illusion, réalité?

Les notes qui forment *Autres journées*, prises entre 1980 et 1983, font suite à *La Semaïson* (carnets 1954-1979). Elles portent sur des écrivains et des compositeurs, sur des rêves, sur la nature et sur soi. Les récits de rêves sont curieux, mouvementés, fertiles en péripéties. Ils laissent l'impression étrange que l'auteur devient terriblement actif dans son sommeil, qu'il y rencontre ses semblables et se retrouve seul au réveil, spectateur de l'art, de la nature et de lui-même. L'humanité environnante, vivante, presque absente des notes de la vie diurne, se bouscule dans les récits de rêves. Le jour, elle semble faire place à l'humanité passée, par le truchement des livres. Jaccottet s'interroge là-dessus («Trop loin des êtres?») au moment où il revient sur sa «voie»:

Il m'arrive maintenant de réentendre avec plus de force, ou de nostalgie, les visionnaires pour qui la lumière est éblouissement indubitable et non pas presque un leurre. Sur la voie d'en bas, le risque est de perdre toute clarté. Au fond, peut-être est-elle encore plus difficile?

Si l'on n'a plus pour tout guide que l'infime reflet d'une rose à l'ourlet déchiré d'une aile d'ange, en quoi cela aide-t-il? Quand il faudrait l'embrasement pour franchir le mur.

La voie d'en bas, qu'ailleurs Jaccottet appelle «voie médiane», est l'expérience de la beauté au point où elle touche ce qui pourrait être «le dérobé et le sans nom». Beaucoup de notes visent à fixer des «entrevisions de la nature» où la sensation atteint ce point. Devant le bleu intense du ciel sur la montagne enneigée:

De nouveau, la même émotion, répétée sans la moindre usure, comme une parole qui ne se laisserait jamais parce qu'on n'en épuise jamais le sens et qu'elle semble l'une des plus importantes qui vous aient été soufflées à l'oreille, au cœur.

La fréquence de ce genre de notes n'est pas papillonnage (un mot que Jaccottet déteste), mais plutôt aimantation, comparable au comportement du papillon quand nous ne projetons pas sur lui notre désordre: par les zigzags d'une trajectoire apparemment déboussolée, il revient toujours aux fleurs. Pas d'autre certitude chez Jaccottet, plutôt une permanence dans le doute et dans le doute sur le doute — ainsi le veut la voie d'en bas — et aussi, quand le regard revient sur soi et sur la voie elle-même, parfois un contrepoint de lassitude, une sensation de piétinement, de dispersion, d'effilochement, d'opacité grandissante. Comme pour compenser cette opacité viennent s'intercaler, dans les notes, des citations lumineuses. Ainsi les intuitions d'André Dhôtel, que Jaccottet résume en trois belles pages, non sans préciser en quoi elles lui sont étrangères. Ces intuitions le reconduisent aux *Illuminations* de Rimbaud, qu'il redécouvre «sans le moindre affadissement». Il retrouve aussi quelques qualités oubliées dans des poèmes d'Éluard, de Claudel, de Milosz, de Mallarmé. Citations de livres et de paysages semblent être les ultimes recours. Même contestés, considérés comme douteux, ces recours constitueraient encore, au pire, «une métaphore (...) propre à nous garder du nihilisme». J'espère ne pas trahir ici un texte fuyant de nuance en nuance, reculant autant qu'il n'avance, construisant sa propre fragilité, se dissolvant par

retouches, atténuant les contours, voilant l'idée quand elle apparaît trop criarde ou l'annulant par une touche divergente. Je devrais maintenant limiter la portée de ce que je viens d'écrire, par souci de ne rien grossir. Il y a cette tendance chez Jaccottet. Poussée à l'extrême, elle me conduirait à l'expression que Voltaire applique à Marivaux dans mes souvenirs scolaires: «peser des œufs de mouches avec des balances de toiles d'araignées». Puisque le livre ne va pas jusque-là, représentons-le sous la forme d'un triangle équilatéral: le premier sommet s'appellera «peut-être», le deuxième, «à peine», et le troisième sera un point d'interrogation persistant. Curieusement, dans les récits de rêves, cet équilibre délicat fait place à la violence des contacts humains, souvent inquiétants, à fuir, rapportés avec une vivacité digne de Ferron, et je me suis demandé pour la première fois si Jaccottet n'était pas aussi un conteur qui s'ignorait.

La voix d'Emily Dickinson semble traverser un obstacle devant lequel Jaccottet passe et repasse, sans grand espoir de l'user. Les deux expériences ont pourtant ceci de commun: de chaque côté de l'obstacle, elles sonnent juste. En vertu de quoi? Peut-être de cette constatation notée dans *Autres journées*: «Le fait qu'on ne peut dire n'importe quoi est chose à mes yeux très mystérieuse et très réconfortante.»